

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Écouter pour voir / *La Question humaine* de Nicolas Klotz

Jean-Philippe Gravel

Volume 26, numéro 2, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J. (2008). Écouter pour voir / *La Question humaine* de Nicolas Klotz. *Ciné-Bulles*, 26, (2), 50-51.

Écouter pour voir

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Étrange. Pour peu qu'on soit conquis par les idéaux de la gauche et qu'on nourrisse une certaine méfiance envers la culture d'entreprise, il semble que **La Question humaine** soit un film propice à s'attirer des préjugés favorables. La critique a déjà loué sa mise en scène inventive, elle s'est penchée sur son propos troublant, cette équivalence faite entre la langue administrative nazie et le jargon abstrait que resservent les entreprises à ceux qui sont victimes des mises à pied et des congédiements massifs, toujours traduits en termes de « rationalisations ». Et pourtant, on peut aussi sortir déçu de ce film dont le message, malgré tout, ne laisse pas indifférent. Mais alors, où est le problème ?

En allant voir **La Question humaine**, chacun sait que le film se veut une méditation sur l'usage pervers du langage par le pouvoir économique. Peut-être ne fallait-il pas le savoir si vite ? Si l'on s'en tient à la logique narrative du film, il est clair que ce rapprochement rhétorique doit fonctionner comme une révélation. Elle est l'agent de la crise qui nourrira la prise de conscience de Simon Kessler (Mathieu Amalric), un psychologue au service d'une entreprise pétrochimique : prise de conscience qui ira jusqu'à bouleverser sa vie et lui faire renoncer à ses fonctions.

C'est sa voix *off*, rétrospective, qui ressuscite les beaux jours où Kessler organisait pour les employés des rituels initiatiques, propres à rehausser leur instinct de compétition, et à veiller, plus généralement, au bon moral des troupes. On saura aussi, dé-

tail d'importance, que Kessler a piloté pour son employeur un programme de révision des critères d'embauche qui aurait mené au licenciement de près de la moitié du personnel.

Tout change lorsque ce serviteur fidèle reçoit du vice-président, Karl Kraus (Jean-Pierre Kalfon), l'ordre d'établir un diagnostic sur la santé mentale de Mathias Jüst (Michael Lonsdale), grand patron de la filière, dont les comportements semblent de plus en plus erratiques. De stratagèmes en découvertes, Simon se trouve bientôt dans une situation intenable. Il s'avère, en effet, que le passé de Mathias Jüst comme celui de Karl Kraus s'enfoncent dans l'histoire du nazisme — à cette différence près que l'un semble éprouver du remords, et l'autre, nourrir des projets bien plus sinistres. Ainsi jeté dans ce double cul-de-sac, Simon, tel une machine trop nourrie par des signaux contradictoires, disjoncte. D'autant plus qu'il reçoit des lettres anonymes qui comparent ses rapports de mises à pied avec ceux qui traitaient du gazage des Juifs dans les camions de l'Einsatzgruppen SS, rapports dont la prose est si ressemblante que l'une peut bien passer pour l'autre.

D'évidence, le bilan est incriminant, peut-être trop pour soutenir ce qui se voudrait une réflexion nuancée sur la perversité du discours capitaliste. L'entreprise qui est au centre de **La Question humaine**, avec son patronat si ostensiblement suspect idéologiquement (d'autant plus que son siège social se trouve en Allemagne) semble offrir le modèle de tous les péchés capitaux

du pouvoir industriel. On n'en demandait sans doute pas tant : il est douteux que ce noircissement du portrait rende service à la démonstration. D'autant plus qu'il existe une abondante littérature, qui n'est pas des plus abstraites ni des moins connues, qui se penche depuis longtemps sur l'utilisation du langage comme d'un instrument de pouvoir. Qu'il s'agisse des réflexions de Noam Chomsky sur la « fabrication du consentement », du chapitre (pour citer un exemple de chez nous) que Normand Baillargeon consacre à la rhétorique des politiciens dans son *Petit Cours d'autodéfense intellectuelle*, en passant par le pavé — éblouissant prix Goncourt — de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, où un bureaucrate de la SS se raconte et présente la « solution finale » avec une langue bureaucratique à faire frémir, les exemples ne manquent pas. Ils appartiennent à une culture relativement vaste où l'on pourra compter aussi le *1984* de Georges Orwell, dont un chapitre est consacré aux principes — visant à une réduction de la pensée — de la fameuse « novlangue » utilisée dans cet état dystopique de l'Ingsoc, sorte de vision d'une Angleterre d'après-guerre présentée comme un modèle d'État totalitaire.

Dans tous les cas, ces réflexions sont majoritairement récentes ou, comme chez Orwell, encore d'une effarante actualité. Cela n'empêche pourtant pas Simon Kessler, dans **La Question humaine**, de recevoir ces révélations comme s'il avait été frappé par la foudre. Il est difficile de croire qu'un psychologue d'entreprise soit d'une telle inconscience, quand la lumière se fait, que son équilibre mental s'en trouve menacé. Pour être à ce point étonné par



Mathieu Amalric dans *La Question humaine*

ce qu'il découvre, ce personnage manque singulièrement de vision.

Reste que la mise en scène du film rachète en partie les limites de son propos. Il est difficile de poser un regard cohérent et significatif sur un univers aussi morne et peu exotique que celui de l'entreprise. Mais Nicolas Klotz y parvient, aidé par des cadrages étouffants, des plans à longue focale où les personnages semblent écrasés par le décor; décor dont les motifs, par ailleurs, inscrivent en creux le spectre de la Shoah, à l'aide de notations discrètes (sinistres cheminées d'usine crachant leur fumée, tapisseries murales grises à rayures beiges renvoyant aux « uniformes » des Juifs en camps de concentration...), qui suggèrent que le monde industriel ne partage pas seulement son langage avec la « solution finale », mais aussi son esthétique.

Mais avant tout, *La Question humaine* est un film pour l'oreille, qu'il sollicite autant sur le plan de ses atmosphères sonores que de ses dialogues et du rôle primordial qu'il accorde à la musique, comme une invitation lancée au spectateur à se

mettre à l'écoute. Quand, par exemple, un quatuor de Schubert émeut Mathias Jüst aux larmes ou qu'une musique de transe *rave* se met à litaniser les slogans du pouvoir à une horde de *golden boys* en transe, c'est toute la question du rapport entre la musique, la civilisation et la barbarie qui remonte en surface, sommant le spectateur, perplexe, à penser pour lui-même. La musique, ici, humanise les bourreaux comme elle peut abrutir les masses. Tout comme le langage, les effets de la culture sont tantôt nocifs, tantôt bénéfiques, selon l'usage qui en est fait.

Pour le sujet qui peut à loisir fermer les yeux sur une réalité inacceptable, la vérité pourra toujours passer par l'oreille. À la perfection trompeuse, aux mirages que cultivent des images trop parfaites, la voix pourrait répondre avec un discours qui saurait dire, et faire entendre, une vérité qui ne serait pas un semblant : là se tiennent l'espoir et le message du film, dont les quelques scènes qui s'étirent dans la durée — la scène du *rave*, notamment, et un chant flamenco *a cappella* filmé en temps réel — visent à conditionner le spectateur non pas à regarder avec les yeux, mais à voir

avec ses oreilles. Une façon de le préparer à bien recevoir les deux derniers discours du film : celui d'un homme qui témoigne des atrocités de la solution finale, et celui de Simon, qui — sur fond d'écran noir — raconte qu'il peut enfin voir, lui aussi, le poids de la souffrance qui se cache derrière le langage policé de la langue administrative. Et c'est pour cela qu'on souhaite quand même au film d'être vu et de faire son effet. Il y a en *La Question humaine* une telle foi en les pouvoirs d'une écoute ouverte capable d'entendre la vérité sous les faux-semblants du langage qu'on ne peut qu'espérer que son message soit entendu. ■

La Question humaine

35 mm / coul. / 144 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Nicolas Klotz
 Scén. : Elisabeth Perceval, d'après le roman de François Emmanuel
 Image : Josée Deshaies
 Mus. : Syd Matters
 Mont. : Rose-Marie Lausson
 Prod. : Sophie Dulac, Michel Zana et Jean-Christophe Gigot
 Dist. : K Films Amérique
 Int. : Mathieu Amalric, Michael Lonsdale, Édith Scob, Lou Castel, Jean-Pierre Kalfon, Valérie Dréville